

disais : " C'est un hasard. Mon tour va venir. Un de ces quatre matins, j'aurai ma série, moi aussi ". Et puis, je t'en moque, les mois passaient ; elle n'arrivait jamais, ma série ; c'était la tienne qui grossissait. Annette... Annette... Ils voulaient tous Annette. Tu comprends qu'à moins d'être bouchée, dame ! J'ai fini par m'en apercevoir... et par comprendre...

Annette.—Et tu m'en veux.

Louise, *pince-sans-rire*.—A mort !

Annette, *alarmée*.—Ce n'est pas de ma faute, je te jure. Je n'ai jamais rien fait pour...

Louise, *avec élan*.—Oh ! mon bijou ! mais je le sais bien ! T'en vouloir ! Ah ! là ! là ! Seulement, j'ai été forcée de m'avouer que je ne plaisais pas. C'est embêtant, c'est le comble du déshonneur... tout ce que tu voudras. Mais c'est comme ça. Au bal, " ils " ne m'invitent jamais.

Annette.—Ils font bien mieux que ça !

Louise.—Oui, oh ! je sais. " Ils causent " les valseuses avec moi, au lieu de les danser. Si tu t'imagines que je suis dupe ? A notre époque, vois-tu, quand les messieurs préfèrent la conversation d'une jeune fille au plaisir de la faire valser, c'est pas bien bon signe pour elle ! Bref, voilà ce que je me suis dit : " Pourquoi père et mère s'obstinent-ils à refuser Annette à tous ceux qui la demandent ? "—Parce qu'ils pensent que ça me ferait du tort si Annette se mariait avant moi, et que j'aurais encore plus de mal à " trouver ". Est-ce ça ?

Annette.—Quand ce serait, ils ont bien raison. Tu es l'ainée. C'est toi qu'on doit épouser d'abord.

Louise.—Oui. Mais à une condition : c'est que je plaise. Or, je déplais.

Annette.—Peux-tu dire ?...

Louise.—Je déplais, puisqu'on me laisse pour compte, et que je suis déjà à la fin de ma vingt-sixième année !

Annette.—Aux derniers les bons !

Louise.—Non. Je ne m'illusionne pas. Aussi, le seul moyen d'en sortir, ai-je pensé, c'est de ne pas me marier. Et j'y suis désormais résolue.

Annette.—Toi.

Louise.—Mon Dieu, oui. A quoi bon m'entêter ? Je me sens l'étoffe d'une vieille fille. Tout à l'heure après le dîner, je vais annoncer la chose à papa et à maman. Ils insisteront un peu, par affection, par politesse, parce qu'ils m'aiment bien dans le fond : mais, en eux-mêmes, ils m'approuveront, et d'ici une semaine au plus, nos amis, nos relations, tout le monde saura que Louise Durocher a renoncé à être une dame.

Annette.—Tu es folle... Je suis suffoquée !

Louise.—Alors, ma petite... alors, les onze jeunes gens qui dépérissent depuis deux ans qu'ils ont été si mal reçus (sans parler du douzième d'hier, de ce Paul Raynaud, qui ne t'es pas indifférent, si j'en crois mon petit doigt de grande sœur), avant quinze jours ils vont rappliquer tous à la maison pour te redemander. Tu n'auras plus que l'embarras du choix, et père et mère seront forcés de te lâcher. Voilà, mon chou. Tu vois que tu étais une petite cruche de pleurer ? Eh bien ! tu n'ouvres pas la bouche ? Tu ne m'embrasses pas ? A quoi penses-tu ?

Annette, *très émue*.—Je pense... je pense que c'est tellement beau... tellement sublime et gentil...

Louise.—Vas-tu recommencer à faire l'oise ?

Annette.—Que je ne t'en veux pas. Non, je n'accepte pas que tu te sacrifies ainsi pour moi.

Louise.—Mais je ne me sacrifie pas !

Annette.—Je serais une misérable si je te laissais.

Louise.—Zut ! bonsoir. (*Fausse sortie*).

Annette.—Ne t'en va pas.

Louise.—Alors, cesse de dire des bêtises.

Annette.—Je ne suis pas si gamine que tu penses, va, Louison ! Je suis capable, moi aussi, de bien des choses !

Louise.—Mais j'en suis sûre, mon poulet. Je connais ton cœur. Si tu étais à ma place, je parie que tu agirais de même.

Annette.—Oui. Oh ! certainement.

Louise.—Tu vois bien ? C'est si nature ! Je suis un obstacle, un empêchement. Je suis laide, et tu es jolie...

Annette.—Pas vrai. Tu as des cheveux superbes, et le coiffeur t'en a offert deux cents francs.

Louise.—Je suis vieille et tu es jeune.

Annette.—Je te rattraperai bien vite.

Louise.—Tu as cinquante mille francs de plus que moi, de notre oncle André... Enfin, tu as tout, et moi rien.

Annette.—Je proteste.

Louise.—Rien... ou pas grand-chose. A quoi bon te barrer la route ? Ce que je fais est tout simple, et il n'y a même pas à me remercier. N'en parlons plus.

Annette.—Si, parlons-en. Et sais-tu la vérité ? Veux-tu la savoir (S'il y en a une de nous deux qui doit se sacrifier... eh bien ! c'est moi !

Louise.—Allons, bon.

Annette, *exaltée*.—Oui, moi !

Annette.—Mais, dame ! vois : puisque c'est toujours moi qu'on demande et jamais toi, c'est donc ta présence seule qui est cause de tout le mal. Je t'éclipse, je te porte ombrage...

Louise.—Tu es folle.

Annette.—Si je disais, moi, de mon côté, que je refuse de me marier, que je veux rester fille, ça remettrait tout en place, et ils seraient bien forcés, eux, là, les douze qui soupirent, de se rabattre alors sur toi...

Louise.—Ou sur une autre. Ah ! ma pauvre petite naïve !

Annette.—Naïve ou non, je n'en démords pas.

C'est moi qui tiens à ne pas me marier. Est-ce clair ?

Louise.—Non, c'est moi l'ainée.

Annette.—Moi, la cadette.

Louise.—Ecoute, veux-tu ? Nous allons tirer à pile ou face ?

Annette.—Oh ! non ! Ce n'est pas le sort et le hasard qui doivent régler des choses aussi graves.

Louise.—Le sort et le hasard, c'est le bon Dieu ! La Providence peut aussi bien nous éclairer avec un petit sou. (*Elle a sorti un sou de sa poche*)

Annette.—Tu as raison. Pile, c'est moi qui dois rester fille.

Louise.—Par conséquent, moi, c'est face. (*Elle s'apprête à lancer le sou*).

Annette.—Attends ! (*Elle fait un signe de croix*). Va ! (*Le sou est lancé*).

Louise, *qui a vu la première*.—Face ! J'ai gagné. Je ne me marierai jamais !

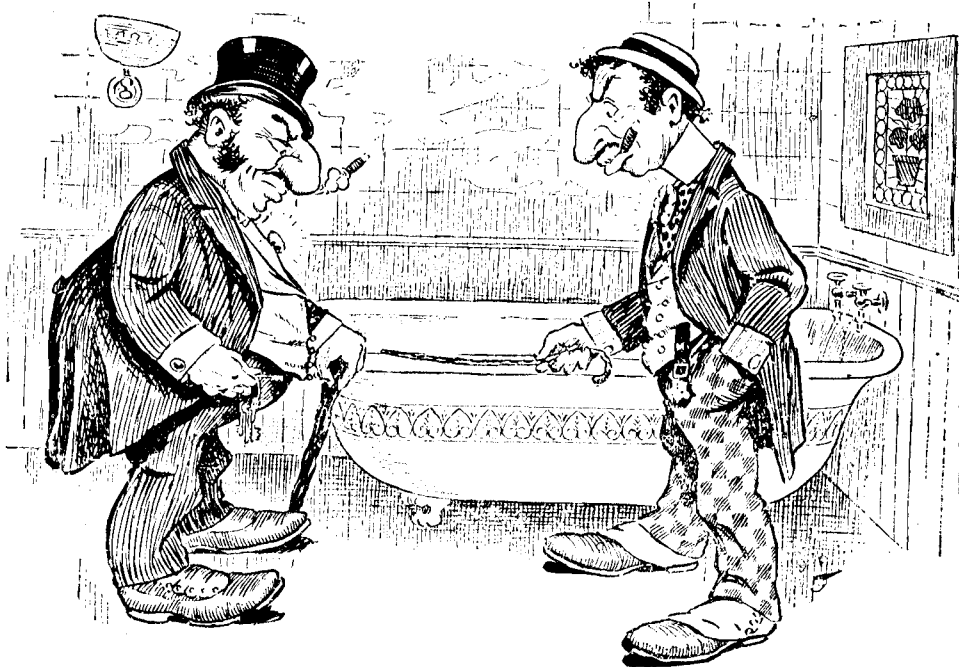
Annette, *triste*.—Oh ! ma pauvre petite ! (*Elle a les larmes aux yeux*).

Louise, *febrile, l'embrassant avec un peu trop de nervosité*.—Mais, ris donc, Nette ; c'est la première fois que j'ai de la chance !

HENRI LAVEDAN.

de l'Académie Française

LA VRAIE EXPLICATION



Salomon, junior.—(Visitant avec son père une maison à louer.)—Mais, père, bourras-tu me tire à gueule bien zervir cette guvotte là ? Est-ce bour lafer le linche ?

Salomon, senior.—Lafér le linche ! Tu n'y bense bas, Chacop. C'est un aguarium bour mettre des bédits boissons rouches.

UN OBSERVATEUR



Goldstein, senior.—Tieu t'Apraham, Pollack feut notre ruine ! Nous envoyer des bandalons avec tes chambres inégales !

Goldstein, junior.—Non, père ! Ça ira gomme un cant au bremier habitant qui fiendra. Ils ont tous une chambre blus gourte que l'autre ?